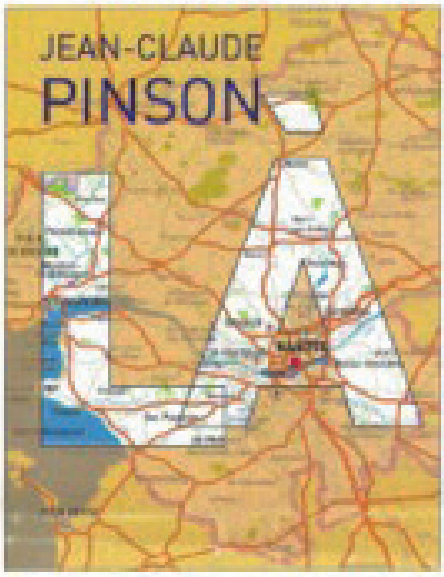
LITTÉRATURE

La géographie intime de Jean-Claude Pinson



Voici un livre admirable. Oui, je sais, écrire cela ne peut qu'éveiller les soupçons. D'autant que le livre est celui d'un ami et que, circonstance aggravante, une première version de plusieurs de ses chapitres a paru dans cette revue[1]. Oui mais voilà, l'admiration, ça ne se commande pas. Et la taire par pudeur serait une sottise. Donc, pas d'autre choix que de le répéter : voici un livre digne d'éloges et je veux bien être pendu si ceux qui l'ouvriront se plaindront d'avoir perdu leur temps à en tourner les pages.

De quoi s'agit-il ? D'une autobiographie. Mais singulière, « une autobiographie en archipel, sans cesse distraite de son cours par des récits adjacents et des remarques mêlées touchant au genre de l'essai ». Où il est question de rugby, de lamproie au beurre blanc, de Hegel, du bon usage de la mélancolie, de *Moby Dick*, des couleurs du siècle, du Parti communiste marxiste-léniniste de France, de prostate, de Hölderlin et des fleuves, des horaires de chemin de fer, de free-jazz, de deux ou trois autres choses encore. Ce disparate est pour beaucoup dans le bonheur de lecture. Il n'est pas si fréquent de voir un intellectuel habité d'un tel sentiment de la nature, capable de décrire avec précision le chant des oiseaux en bord de mer, de nous faire partager le parfum des daphnés à la fin de janvier. Il est rare qu'un philosophe décrypte avec cette perspicacité les plus menus signes des temps : l'actuelle prépondérance du tabac blond sur le tabac brun, un lendemain de 14 juillet sur la plage de Tharon, le désir de rivage qui saisit tant de retraités…

La variété des sujets ne doit pas faire oublier le ferme fil conducteur du livre manifesté dès le titre, *Là (L.-A., Loire-Atlantique)* et le sous-titre, *Variations autobiographiques et départementales*[2]. Cette autobiographie est aussi la géographie intime d'un département où l'auteur est né et où il a passé le plus clair de son temps : enfance sur les rives de Loire, années militantes à Saint-Nazaire, enseignement à la faculté de philosophie de Nantes, moment du retrait sur le littoral, au sud de l'estuaire. Pas de quoi revendiquer je ne sais quel patriotisme local, mais cet aveu tout simple : « C'est toujours *in situ* que j'ai voulu parler de ma vie […] Parce qu'il est toujours bon de se situer, de dire d'où l'on parle, et parce que les lieux en question m'ont durablement marqué de leur empreinte, quand bien même j'ai voulu leur imposer des lunettes déformantes et m'en abstraire à grand renfort de théories et fantasmes (de théories virant vite au fantasme). » Pour mieux faire entendre son projet, l'auteur ne craint pas de citer la phrase rabâchée du Portugais Miguel Torga : « l'universel, c'est le local moins les murs ».

LAVER LE REGARD

Cette familiarité avec le lieu nous vaut de merveilleux passages. Le paysage découvert depuis le treizième étage de la tour Vulcain, sur l'Île de Nantes, où l'auteur habite parfois « une chambre de veille en ville, mais avec vaste vue sur la mer urbaine et son très assagi volcan ». La Loire du premier âge et « le saisissement que produit la vue de sa large coulée sous le ciel ». Saint-Nazaire qui « a tôt fait de vous marquer d'une empreinte indélébile, les moires et les lointains puissants de la lumière océanique, l'amplitude des espaces urbains, la réserve d'avenir qu'ils semblent receler venant substituer leurs saveurs stéréophoniques à cette patine qui fait, paraît-il, le charme des villes où règnent les vieilles pierres ». On hésite à parler de pages d'anthologie tant le terme est chargé. Mais ces lignes lavent le regard, renouvellent la vision des paysages accoutumés, à la manière d'un Cézanne peignant la Montagne Sainte-Victoire, d'un Demy filmant les rues de Nantes.

De telles réussites, bien sûr, tiennent aussi au style. Au détour d'un passage, Jean-Claude Pinson nous livre les clés de son art poétique : une volonté de faire entendre une certaine nouveauté de ton issue de l'avant-garde – « ces "grandes irrégularités de langage" dont parle Bataille » – sans renoncer à faire écho à « la gravité de l'existence, sa blessure, sa joie aussi, sa matière vive ». Bref, « le free-jazz *et* l'expérience vive ». Cette conjonction me paraît parfaitement réussie ici, mieux que dans *Fado (avec flocons et fantômes)* ou que dans *Drapeau Rouge*, des livres à mon oreille guettés par la gratuité de l'écriture. L'auteur use de la forme courte, chaque chapitre étant scindé en sections dotées chacune d'un titre. Il a une manière très jazzy de déhancher parfois sa phrase et de plaquer ici et là un accord dissonant autant qu'inattendu.

On le sait, le style, c'est l'homme, l'expression d'une manière d'être : une légère autodérision, une réserve, une pudeur qui ne concèdent rien au pathos. Même quand Jean-Claude Pinson évoque la mort de son épouse, simplement désignée par l'initiale M. et par cette tendre épithète de « belle amie des couleurs ». Celle de sa mère, veillée toute la dernière nuit et filmée quelques instants au smartphone en son agonie, images vite effacées par respect. Celle de son père englouti par les flots, un jour de janvier – accident ou suicide ? Celle de son enfant à l'âge de quelques mois : « la dure réalité du dernier regard de la petite morte me tira un instant du songe politique où je m'étais abîmé pour me ramener à la vraie vie ».

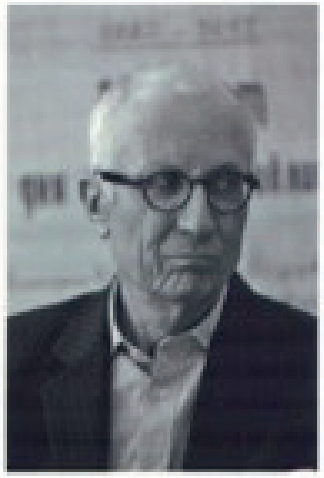
Ne nous étonnons donc pas que cette autobiographie reste fragmentaire, trouée de silences et parsemée d'ellipses. On n'y trouvera pas grand-chose, par exemple, sur ce qui fut une des grandes affaires de la vie de l'auteur[1] : cet engagement à corps perdu, à « raison éteinte » dans le maoïsme, ce fantasme qui affola plus d'un esprit brillant, méconnaissant totalement la réalité d'une des tyrannies les plus cruelles d'un siècle pourtant peu avare d'atrocités. Cette autobiographie n'est pas un journal intime, celui que tient Jean-Claude Pinson depuis une vingtaine d'années : « confidentiel, secret-défense » ! Elle est, répétons-le, un récit de soi géographiquement situé, « un autoportrait au département » comme l'histoire de la peinture abonde d'autoportraits « aux cheveux ébouriffés » (Rembrandt), « à l'oreille bandée » (Van Gogh) ou « au maillot rayé » (Matisse).

Dès lors, l'auteur court un risque pleinement assumé, celui d'être tenu pour un poète d'intérêt simplement départemental, un « Anacréon de province » (l'expression est empruntée à son ami Pierre Michon qui en use dans *Les Onze*). Il consacre au sujet un chapitre mi-rieur, mi-inquiet titré « À quoi bon des poètes locaux ? ». Au local, plaide-t-il, « j'ai tenté de ménager toutes sortes de fenêtres pour des arrière-pays nombreux, multiples ». On l'a souligné tout au long de cet article. Mais, c'est vrai, l'état des mœurs littéraires leste d'un lourd handicap un écrivain vivant hors de Paris et prétendant parler de la Loire-Atlantique.

Il existe tout de même quelques illustres contre-exemples, celui de Gracq notamment. « Comment ne pas, quand on est d'ici, vers lui revenir ? » se justifie l'auteur qui le cite souvent. Le projet de *Là* n'est en effet pas sans rapport avec celui de *La Forme d'une ville* ou de quelques passages de *Lettrines*. Tout le mal qu'on souhaite à Jean-Claude Pinson, c'est d'entendre dire aussi, dans les années à venir, à propos de ce livre-ci : « Comment ne pas, quand on est d'ici, vers lui revenir ? » Ce ne serait que justice.

THIERRY GUIDET

Jean-Claude Pinson, Là Loire-Atlantique. Variations autobiographiques et départementales suivi de Frères niveaux, Jacs verte, 275 pages, 19,50 €.



1. Jean-Claude Pinson est membre du comité de rédaction de la revue, Thierry Guidet en est le fondateur.
2. Ce titre fait écho à *L'habite-ici*, Champ Vallon, 1991, le premier livre de poèmes publié par Jean-Claude Pinson où il évoque sa vie à Saint-Nazaire.
3. Cette remarque toutefois, p. 149, sur l'engagement dans la Résistance de son père cheminot : « la puissance de l'imaginaire efficacité par cette histoire familiale joua par la suite un rôle très certainement déterminant quand je fis le choix, après 68, de rejoindre la FCMLE. »